

## La route de l'Inde

Claudette Gravel

Numéro 67, printemps 1996

La croyance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13817ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, C. (1996). La route de l'Inde. *Moebius*, (67), 95–103.

## La route de l'Inde

Claudette Gravel

Comme je ne trouvais aucun sens à ma vie, j'avais décidé de partir à la conquête de la libération spirituelle. J'avais alors pris la route de l'Inde. Je me rappelle encore, comme si c'était hier, mon arrivée dans le ciel de Delhi. Enfin, j'étais chez moi ! Je m'étais sentie à l'aise tout de suite dans ce pays étranger. Je me souviens qu'à Madras, j'avais demandé où trouver un taxi qui pourrait m'emmener à Pondicherry, mon lieu de pèlerinage. C'était là où était enterré le maître spirituel dont je m'étais inspirée depuis les dernières années, grâce aux nombreux livres qu'il avait écrits au cours des quarante années de réclusion qu'il s'était imposées, et où celle qui poursuivait son œuvre vivait encore. On m'avait répondu qu'une famille s'y rendait justement le lendemain et que je pourrais probablement me joindre à ces personnes. Les présentations faites, on demanda à ces gens s'il leur était possible de prendre une passagère supplémentaire. Ils firent un signe de la tête comme on en fait en Amérique pour dire « peut-être » mais en Inde, ce signe veut dire « oui ». Heureusement, je l'ai compris assez vite. Je ne voulais surtout pas m'imposer.

Le lendemain, toute notre équipée arrivait à Pondicherry. Le jour même, j'allais méditer sur le tombeau de mon gourou. Les parfums d'encens embaumaient l'air, et les fleurs, que les disciples changeaient tous les jours selon des motifs différents, ornaient le dessus du coffret contenant les restes de cet avatar. On m'avait appris que cet être était considéré comme une incarnation de Visnu. Et chaque jour, j'allais me recueillir et implorer mon Maître de m'ai-

der à avancer sur ce chemin spirituel que j'avais choisi. C'est là que je l'ai remarqué. On me dit que ce disciple fréquentait ces lieux depuis une dizaine d'années. Il avait quitté sa riche famille américaine pour trouver l'illumination. Il semblait avoir dépassé la quarantaine, avait un port majestueux, beaucoup de charisme. Un jour, nous nous sommes parlé. Il m'a présenté une jeune femme qui portait dans ses bras un petit garçon, le sien. J'ai donc fait mon deuil de l'idée que j'avais de le fréquenter.

Quelques semaines plus tard, j'ai rencontré un autre homme. Un géant blond en longue jupe blanche. Il ressemblait à l'archange Gabriel. J'en suis tout de suite tombée amoureuse. Le soir même, nous partagions la même couche et je suis sûre que l'enfant fut fait cette nuit-là. Malheureusement, comme d'habitude, je ne suis pas arrivée à communiquer, surtout quand des difficultés se sont présentées. Quatre mois et demi plus tard, la relation était terminée. J'étais enceinte de quatre mois et demi. Inquiète d'accoucher si loin de chez moi, déçue aussi de cet échec, j'ai décidé de rentrer.

Quelques années plus tard, alors que je rendais visite à des amies, j'appris que le disciple que j'avais d'abord remarqué avait lui aussi quitté l'ashram et qu'il vivait ici, dans ma ville. Je ne pouvais pas le croire. Peut-être pourrais-je finalement vivre cette histoire d'amour à peine ébauchée. J'ai demandé où je pouvais le rejoindre. On m'a donné son numéro de téléphone. Le jour même, je l'appelais, donnant comme raison que je voulais rejoindre le père de mon enfant et que je ne savais pas comment m'y prendre.

Il m'a donné les renseignements nécessaires et j'en ai profité pour l'inviter à manger. Il a accepté. Mon cœur battait à tout rompre. Il viendrait chez moi ! Le jour dit, il s'est présenté et ce fut le début d'une histoire d'amour. Je voyais en lui mon gourou. Comme il avait vécu si longtemps dans l'esprit du Maître, à suivre ses enseignements, à méditer et à pratiquer le hata-yoga, il était certainement l'homme qu'il me fallait pour m'aider à me réaliser. Après quelques mois de fréquentations, il m'a demandé si je voulais, avec mon fils, aller vivre chez lui. J'avais appris qu'il avait lui-même laissé le sien à son ex-amie.

Le fait qu'il était de vingt ans mon aîné me donnait l'assurance que cette union durerait. Il était assez mûr pour savoir ce qu'il faisait. Comme l'amour est aveugle ! N'avait-il pas abandonné l'autre jeune femme avec un enfant ?

Mais je n'y ai même pas pensé. J'ai emballé toutes mes possessions qu'il a déménagées chez lui. Le premier jour, alors que j'étais encore en train de défaire les boîtes, il m'a dit qu'il allait faire une marche en montagne. Il m'a laissée là, avec tout ce travail à faire, dans un appartement que je ne connaissais pas. J'ai senti un pincement au cœur. Est-ce que j'avais choisi la bonne voie en acceptant de venir vivre avec cet homme que, en fait, je ne connaissais pas vraiment? Il revint trois heures plus tard en compagnie d'une jeune Américaine, une amie de longue date. Elle apprenait le hata-yoga avec lui et elle était seule ici, au Québec. Il lui servait de confident.

J'ai eu l'intuition de quelque chose de louche. Je me sentais toute chavirée. La première nuit, il m'a dit que pour les prochaines semaines, nous devrions rester chastes. C'était une façon de prouver que nous n'étions pas ensemble uniquement pour le sexe, mais pour la réalisation spirituelle. Je n'en croyais pas mes oreilles! Nous avions eu des nuits passionnées avant que je n'aménage avec lui et voilà qu'il exigeait la chasteté!

Les jours passaient et j'ai commencé à douter des qualités de gourou de mon ami. Au lieu d'avoir avec lui des conversations qui m'auraient inspirée et élevée spirituellement, j'ai dû me contenter de le voir installé devant la télévision, à manger des croustilles. C'était loin de l'image que je me faisais d'un maître. Il ne travaillait pas, prétextant ne pas connaître la langue française et, plutôt que d'aller aux cours d'immersion où il s'était inscrit, il allait flâner au jardin botanique de la ville. C'était mieux, disait-il, pour son esprit. De toute façon, il était trop vieux pour apprendre une autre langue.

Un peu plus tard, il ouvrit une école de hata-yoga. Il avait trouvé quelques personnes intéressées par ses cours. Des cours qui se prenaient nus. Cet homme avait-il une morale? D'abord, chasteté au lit, ensuite, cours de yoga nus! Toute cette histoire n'avait pas de sens. Et cette fille qui était constamment rendue chez nous. Elle avait toujours une bonne raison à me donner, un livre qui lui avait été prêté et dont elle ne comprenait pas le sens, une difficulté existentielle à traverser, le besoin de parler à quelqu'un. Et elle restait pendant des heures. Un soir, j'ai voulu en avoir le cœur net. J'ai prétexté une grande fatigue pour aller me mettre au lit. La fille n'a pas bougé. Elle est restée assise dans la cuisine avec mon ami. Après environ une demi-

heure de silence je me suis levée, et sur la pointe des pieds, je suis arrivée dans la cuisine. La fille était assise à califourchon sur mon homme. Je suis entrée dans une colère terrible, l'ai tirée par les cheveux et l'ai jetée dehors en lui faisant débouler les escaliers.

Pendant les jours qui ont suivi, le silence régna dans la maison. Je ne savais plus quoi faire. Je ne pouvais plus lui faire confiance malgré ses explications: cette fille ne cherchait qu'un peu de tendresse, il ne s'était rien passé de plus que ce que j'avais vu, jamais il n'y avait rien eu entre elle et lui... Quel menteur! Le fait qu'il avait abandonné une mère et son jeune enfant dans un pays étranger aurait déjà dû me faire peur. Cet homme était un monstre d'égoïsme.

Où aller maintenant?

Partir encore, avec mon petit garçon, pour qui je venais à peine de trouver une gardienne attentive et aimante? Comme j'étais son unique parent, il me fallait travailler pour le faire vivre. Déjà qu'il avait été difficile, après ce déménagement, de dénicher la perle rare. Au cours des six derniers mois, j'avais appris à faire confiance à cette femme et le petit s'entendait très bien avec elle. Pourrais-je trouver un appartement dans le même quartier, au risque de revoir cet homme?

Je n'avais pas d'autre solution. Rester avec lui était inimaginable, je souffrais trop. Je me suis mise en quête d'un logement. Ce n'était pas la saison des déménagements et les appartements se faisaient rares. Toutefois, il y en avait un, juste à côté. Le seul libre dans ce voisinage. Je l'ai loué. Pendant neuf mois, il tenta la réconciliation. Il me fit plein de promesses. Il ne verrait plus cette fille si c'était ce que je désirais. Il m'a même demandée en mariage. Il me dit qu'il avait, en méditation, vu notre Maître qui lui conseillait de renouer avec moi. C'était essentiel à mon salut. Je me sentais fléchir. J'avais toujours eu la hantise du salut de mon âme. Si ce qu'il disait était vrai, je passerais peut-être à côté, et ça, je ne pouvais pas me le permettre.

J'ai accepté. Un mois plus tard, nous étions mariés. Nous sommes déménagés dans une province où on parlait anglais. Il s'y trouva un emploi. Mais de salut spirituel, pas question. Nous vivions une vie de couple ordinaire. Malgré la sécurité affective que m'offrait finalement cet homme, je n'ai pas pu le supporter. Je l'avais épousé pour arriver à

l'illumination, je ne trouvais qu'une lumière diffuse. Rien de ce à quoi j'avais aspiré.

Au cours des dernières années, j'avais souvent pensé au père de mon enfant. Je lui avais régulièrement envoyé des nouvelles et des photos du petit. Lui ne répondait presque jamais. Je mettais ça sur le compte des longues heures de travail qu'il devait fournir à sa communauté et à la difficulté qu'il avait d'obtenir du papier à lettres et des timbres. Une amie m'avait dit que c'était terminé avec Sarah, celle qui avait pris ma place après mon départ de l'Inde. Elle avait vu le couple se séparer alors qu'elle visitait le village de Kottakarai. Il serait sûrement très heureux si je décidais d'y retourner, surtout qu'il devait avoir envie de connaître son fils.

J'ai fait nos bagages et nous sommes partis pour l'ashram. Mais ce deuxième séjour fut un voyage aux enfers. J'arpentais ma chambre de long en large. Comment avais-je pu penser que cette histoire allait marcher? Dès le départ, c'était voué à l'échec. Pourquoi avais-je cru que, parce qu'il en était le père biologique, il serait un bon père pour mon fils et qu'une ancienne histoire d'amour pouvait reprendre?

Je ne l'avais prévenu de mon arrivée qu'à Delhi, par un télégramme lui demandant s'il était possible qu'il vienne nous chercher à Madras. Quand nous sommes sortis de l'avion, il était là, une fillette assise sur ses épaules. Lui, toujours aussi majestueux du haut de son mètre quatre-vingt-dix-huit, elle, petite blonde aux yeux bleus, qui ressemblait à son père comme deux gouttes d'eau, la demi-sœur de mon enfant. Il semblait ravi de nous voir et pendant tout le trajet, il me raconta sa vie depuis que je l'avais quitté. Il vivait avec Sarah, ils avaient deux enfants, ils en attendaient un troisième. Oh, oh... ça n'allait pas selon mes plans! Ils étaient donc encore ensemble... Qu'allions-nous devenir, mon fils et moi? Il me dit que tout était arrangé. Il ne fallait pas s'inquiéter. Ils avaient souvent parlé, Sarah et lui, d'une famille agrandie. Ils avaient pensé demander à une jeune femme d'une autre commune de se joindre à eux. Mais puisque nous étions là, c'était nous qui allions faire partie de cette nouvelle famille. Tout devait marcher comme sur des roulettes.

Et ce fut ainsi pendant les deux premières semaines. J'ai déposé tous mes chèques de voyage dans le compte de banque de Frans. Les chèques américains furent immédia-

tement changés en roupies qu'il utilisa, comme je le suggérai, pour acheter le matériel nécessaire à la réfection du toit de la hutte principale. Quant aux chèques canadiens, on me dit qu'on pourrait les échanger seulement sur confirmation de la banque canadienne. C'était une procédure que je ne comprenais pas puisque partout ailleurs on me les changeait immédiatement avec mon passeport comme preuve que j'en étais la propriétaire. Mais ce n'était pas grave. Ça ne coûtait rien de vivre dans la commune et Frans, Sarah, les enfants et nous vivions une lune de miel.

Quelques semaines plus tard, la lune de miel se changea en lune de fiel. Sarah devint jalouse, elle faisait des scènes chaque fois que Frans venait coucher dans ma hutte, elle était agressive avec les enfants et elle n'acceptait plus que mon fils et moi mangions à la table commune. Nous étions tous les deux prisonniers de la situation puisque les roupies n'étaient toujours pas disponibles. Chaque semaine, je faisais un voyage inutile à la banque. On accusait le Canada de ne pas envoyer les documents permettant de libérer les fonds. J'étais donc sans le sou et ne pouvais aller louer une chambre d'hôtel en ville pas plus que subvenir à mes besoins et à ceux de mon fils. Impossible aussi de rentrer puisque les réservations pour notre retour n'étaient que dans trois mois.

Tous les jours, la situation empirait. À certains moments, j'avais l'impression de devenir folle. Dans ma tête, je sentais comme de la chaleur et tout devenait noir. Mes seuls moments de paix étaient ceux que je consacrais à consulter son livre des transformations, le *Yi King*. Je faisais d'abord brûler de l'encens, sortais mes tiges d'achillée et puis interrogeais l'oracle. Je me concentrais sur ma question tout le temps que je manipulais les tiges pour en arriver à inscrire les traits positifs ou négatifs et de là, trouver l'hexagramme qui y répondait. Chaque fois, le Maître de l'hexagramme me conseillait la patience.

Frans n'osait pas prendre parti pour moi parce qu'il se sentait coupable vis-à-vis de Sarah. Il avait tant de plaisir à venir nous retrouver, mon fils et moi, un soir sur deux, plus qu'il en avait à rester dans sa maison avec sa femme et ses enfants. C'était un peu comme des vacances et Sarah le ressentait. Elle avait probablement peur de le perdre, surtout que déjà ils avaient failli se séparer. Elle se débattait donc comme une tigresse pour garder ce qu'elle avait.

Finalement, après un mois de ce cauchemar, l'argent était disponible à la banque. Mon fils et moi avons plié bagage et sommes partis à Pondicherry. Nous y sommes restés une semaine. Frans vint nous voir quelques fois. Puis, un matin, nous nous sommes dit adieu. Il nous a reconduits à la gare. J'avais décidé que, pour moi, la vie spirituelle, c'était fini. Cependant, j'irais passer quelque temps à Goa pour prendre de vraies vacances, puisque mon retour au Canada n'était que le 13 juin.

À la fin avril, à Goa, j'ai loué une chambre d'hôtel. Mon fils et moi sommes allés ensuite au restaurant prendre le lunch. Un jeune homme était assis à une table voisine. Il portait une chemise à carreaux du même motif imprimé que ma jupe. Nous nous sommes regardés étonnés et nous n'avons pu nous empêcher d'en sourire. Quand il eut fini de manger, il m'a demandé s'il pouvait se joindre à nous. Il était vraiment sympathique et j'avais tellement l'âme en charpie que j'ai pris plaisir à cette rencontre simple et amicale. À la fin du repas, je lui ai proposé de venir prendre le thé à l'hôtel. Il accepta. Je suis sortie de la chambre quelques instants pour commander une théière et deux tasses. Nous avons passé une heure ou deux à discuter du Canada, de ses études, de ce qu'il y avait à faire à Goa et il repartit en disant que nous nous reverrions dans quelques jours.

Quand il fut temps d'aller souper, je sortis mon porte-monnaie et je m'aperçus qu'il avait été ouvert. Je regardai à l'intérieur. Mon jeune visiteur était passé par là et il avait pris la moitié de ma pile de roupies. Voilà tout ce qu'il me restait. J'étais désespérée. Moi qui avais cru pouvoir prendre quelques semaines de bon temps après ces moments pénibles. Un autre cauchemar! Je me suis rendue directement au comptoir des réservations, et mon fils et moi avons pris le premier bateau qui partait ce soir-là pour Bombay. De là, je tenterais de faire avancer la date de mon retour.

Sur ce bateau, j'ai rencontré un Canadien qui s'en allait à Poona pour y retrouver son maître spirituel. Est-ce que je viendrais avec lui? Certainement pas. J'en avais assez des gourous. J'en avais assez de l'Inde. Je voulais rentrer chez moi ce jour-là même, si possible. Il m'a proposé de m'accompagner au comptoir d'Air India. J'ai accepté. Je ne connaissais rien à Bombay et c'était une ville immense. On me dit que les prochains sièges disponibles pour le Canada n'étaient que dans treize jours.



— Treize jours à Bombay ! Mais ce n'est pas possible. Je n'ai pas assez d'argent et Bombay, c'est bien trop grand !

Mon nouvel ami m'a suggéré d'aller avec lui à Poona. Nous pourrions partager une chambre d'hôtel et comme ça, je pourrais économiser. Et la vie était moins chère là-bas. Nous sommes donc partis dans le premier autobus. Quelques heures plus tard, nous y étions.

— Devons-nous laisser nos passeports dans le coffre-fort de l'hôtel ?

— Non. Ce n'est pas nécessaire. Soyez sans crainte !

Trois jours plus tard, la chambre était dévalisée. Volés les passeports, les billets d'avion, l'argent... Nous nous sommes retrouvés les bras ballants devant un cadenas arraché et une porte qui s'ouvrait sur une chambre en fouillis. Les policiers ne pouvaient qu'écrire leur rapport. Il ne fallait pas trop compter sur une arrestation. Je me retrouvais seule, avec un enfant de cinq ans et un homme que je ne connaissais pas, à des milliers de kilomètres de chez moi, sans argent, sans passeport et sans billets de retour ! Pouvais-je tomber plus bas ?

Que restait-il à faire ? D'abord, demander au propriétaire de patienter quelques jours. On tenterait de faire venir de l'argent du Canada. Je portais une montre Rolex que mon ex-mari m'avait offerte en cadeau de mariage. J'en obtiendrais bien quelques roupies jusqu'à ce que cet argent arrive.

Je suis allée télégraphier à un ami s'il pouvait me prêter 350 \$. Puis je suis entrée dans une bijouterie. On m'a offert 300 roupies pour ma montre, ce qui équivalait à une quarantaine de dollars. Je me suis rendue au bureau d'Air India pour expliquer ce qui s'était passé, j'ai demandé d'annuler les billets pour que les voleurs ne puissent pas les utiliser ou les vendre et j'en ai commandé de nouveaux. Mais pour les passeports, les choses se compliquaient. Il fallait que je retourne à Delhi, on ne pouvait rien faire de Poona. J'ai donc demandé qu'on prépare les billets de retour à partir de Delhi. Je m'y rendrais dès que l'argent arriverait du Canada.

Je sentais le sol redevenir stable sous mes pieds. Pendant un moment, j'avais bien cru qu'il allait se dissoudre. L'argent de la montre servit à payer la nourriture jusqu'à l'arrivée des 350 \$. Mon compagnon avait aussi demandé qu'on lui envoie de l'argent du Canada et attendait lui aussi.

Mais lui n'avait pas l'intention de repartir. Il resterait là encore quelques mois.

Ce que je trouvais merveilleux dans toute cette histoire, c'était l'innocence et la confiance que mon fils mettait en moi. Jamais il n'avait semblé troublé par toutes ces mésaventures. Il était comme un pinson, heureux, trouvant des merveilles partout, communiquant avec tous ceux qui l'entouraient. Comme ça me faisait du bien de le voir ainsi ! Et si j'étais si courageuse, c'était probablement parce qu'il était là et que j'en étais responsable. Je n'avais pas le droit de flancher. Pas en étant si loin de chez moi, si loin de mes proches.

Au bout d'une semaine, l'argent m'attendait à la banque. J'ai salué mon ami, lui ai souhaité meilleure chance et, tenant mon enfant par la main, je suis allée prendre le train pour Delhi.

Je suis rentrée chez moi et me suis remise au travail, cette fois avec l'unique désir de profiter de ce que la vie m'offrirait. Occasionnellement, je reprenais mon combat intérieur, mais je retrouvais vite ma joie de vivre. Et de voir grandir mon fils en beauté et en intelligence, je me dis que ce que j'avais à faire, je l'avais fait.

Dix-sept ans plus tard, je me rappelle encore ce voyage au pays des enfers. J'ai survécu. Mon fils est à l'université. Tiens, il y a longtemps que je n'ai plus pensé au suicide...